

## LE CAPITAINE AUX MAINS ROUGES

## III

## L'Orpheline.

(Suite.)

Le soir, Anaïk, Guilanek, Yvonne et Roscoff prièrent ensemble, les uns bénissant Dieu de ce qu'ils avaient pu faire, les autres suppliant le Seigneur de récompenser tant de dévouement.

Après un frugal déjeuner, Roscoff et Guilanek partirent.

« J'ai une consigne à te donner, dit le quartier-maître à son neveu.

— On l'observera, mon oncle.

— Tu es trop jeune pour te faire une conviction... ou si tu en avais une bonne, car ces choses-là tiennent à la conscience, tu te compromettrais inutilement ; quand tu seras avec moi tu diras comme moi...

— Et quand je serai tout seul ?

— Tu diras comme tout le monde.

— Si je pense autrement !

— Tu dois penser à une seule chose, sauver le capitaine ! quand tu pourras m'être utile, je ne ferai pas faute de te le dire et de t'employer ; ménage-toi donc pour l'heure où tu me seras nécessaire. Où n'entre pas un homme, un mousse se glisse quelquefois...

— Je comprends, mon oncle, et je vous donne ma parole.

— Nous allons maintenant sur le port chercher des amis, ensuite nous flânerons du côté de la prison.

Roscoff et Guilanek ne rencontraient que des gens préoccupés et mornes ; l'inquiétude était peinte sur tous les visages. Le port présentait peu d'animation. On parlait à voix basse, l'approche d'un étranger suspendait les entretiens ; dans chaque inconnu on voyait un espion. Aucun des amis de Roscoff ne se trouvant sur le port, le quartier-maître et son neveu gagnèrent la prison.

Les abords en étaient difficiles.

La foule se massait de chaque côté des portes pour voir passer les prisonniers. Les uns y entraînaient sur une dénonciation que rien ne motivait, les autres en sortaient pour aller au tribunal, qui les rendait à leur prison pour quelques heures seulement.

Roscoff et Guilanek se mêlèrent à la foule.

« Qu'attendez-vous ? demanda le mousse.

— Le capitaine d'un navire arrivé hier.

— La *Sainte-Anne* ! s'écria Guilanek étourdiment.

— Est-ce qu'il y a encore des saints ? demanda l'homme à qui le mousse s'était adressé !

— Tu ne comprends donc pas, moussillon, que le navire aura un autre nom avant de reprendre la mer ?

— Qu'est-ce que ça me fait, pourvu qu'on tape sur l'Anglais.

— Et, comme vous disiez, on attend le citoyen Kéroulas, et les citoyens d'Aubray, de Kermorel, de Pormahem.

— Tout l'état-major, quoi !

— Et que pensez-vous qu'on leur fasse ? »

L'homme leva le bras, et fit à la hauteur de son cou un geste hideux.

— Faudra voir ça, dit Roscoff, faudra voir ?

En ce moment les portes de la prison s'ouvrirent.

Entre les soldats parurent le capitaine et les officiers.

M. de Kéroulas jeta sur la foule un regard calme.

Des huées accueillirent le vaillant capitaine de la *Sainte-Anne*.

« Le peuple dans ses révoltes fauves n'est pas seulement féroce, mais stupide.

« Ah ! mon oncle, dit Guilanek, le capitaine me semble plus brave encore ici que pendant la mêlée.

— Et c'est plus difficile, mon enfant. »

Roscoff emboîta le pas derrière les soldats, en tâchant de se donner l'aisance d'allure d'un désœuvré.

Les juges étaient à leurs bancs.

On commença par interroger le capitaine et ses officiers ; jusqu'au moment où ils avaient refusé d'arborer le drapeau rouge sur la *Sainte-Anne*, on ne leur reprochait rien. Deux des juges tentaient même, par la direction donnée à leurs questions, de mettre M. de Kéroulas à même de répondre sans se compromettre et de revenir sur son premier refus.

Il venait pour la seconde fois de formuler sa profession de foi royaliste, quand il aperçut la bonne figure de Roscoff.

Le regard du père interrogea le quartier-maître.

Roscoff fit un signe affirmatif.

« Reconnaissez vos torts, dit celui-ci des juges qui paraissait le mieux disposé en faveur de M. de Kéroulas, et vous êtes sauvés. »

Une voix répéta :

« Sauvés ! »

On crut que c'était un écho.

Le capitaine secoua la tête, et un sourire vint à ses lèvres.

« Je suis prêt à mourir, dit-il.

— Demain donc ! répondit le juge ; nous avons fait pour toi ce que nous n'eussions fait pour personne.

— Puis-je demander une grâce avant ma dernière heure ?

— Parle.

— Je souhaiterais m'entretenir avec l'un de mes matelots et avec son neveu, un mousse qui m'aimait bien.

— Présent, capitaine, et voici l'enfant, dit Roscoff.

Les juges se consultèrent.

« Nous accordons ta demande, dit le président.

— Combien de temps m'accordez-vous ?

— Une heure maintenant, une autre dans la soirée »

Le capitaine tendit la main au quartier-maître.

« J'ai compris... » murmura-t-il

M. de Kéroulas salua courtoisement les juges, se tourna vers la foule, leva son chapeau criant par trois fois :

« Vive le roi ! »

Il disparut entraîné par les soldats.

Roscoff et son neveu sortirent, mais sans l'accompagner.

Le marin voulait, avant de quitter l'enceinte du tribunal, emporter la permission de visiter le capitaine.

On lui accorda sans difficulté !

Et Roscoff mâcha entre ses dents :

« Vive la nation ! »

Quand il fut hors de la salle, il saisit le bras de Guilanek.

« Faut pas perdre de temps, petit ; nous allons cette nuit jouer une grosse partie, notre tête, rien que cela ! et je tiens à garder la mienne... Je veux voir le capitaine, et il faut que le capitaine bénisse Mlle Yvonne ! Tu m'as promis d'agir comme un homme : jure-le sur la mémoire de ton père. Tu devras cacher la vérité à ta mère ; Anaïk tremblerait pour ta vie, et notre vie n'est rien à côté des principes. Il nous reste trois heures devant nous avant le souper de la *Lamproie d'argent* ; promène-toi, flâne, mais sois exact et retiens ceci : dans deux heures nous devons être chez le comte de Kéroulas.

— Et d'ici là j'aurai des nouvelles. »

Roscoff prit sa course vers la maison d'Anaïk.

Yvonne s'y trouvait seule :

« Mademoiselle, dit le marin, en s'inclinant respectueusement, tout ce que je vous ai promis, je le tiendrai... Vous embrassez votre père... »